

Introduction

CETTE anthologie n'a nullement l'ambition de représenter dans sa totalité la production littéraire, primitive et populaire, des peuples américains depuis les temps précolombiens jusqu'à nos jours. Elle veut seulement offrir une image aussi saisissante que possible de l'œuvre poétique de ces peuples en révélant les textes les plus caractéristiques dispersés dans les chroniques des conquérants, voyageurs et missionnaires d'une part, dans les travaux des ethnologues et folkloristes d'autre part. Toute intention d'empiéter sur le domaine de l'ethnographie en est absente puisque seul un critère poétique a présidé au choix des textes qui composent cet ouvrage, et ce mode de sélection ne peut être qu'arbitraire du point de vue de toute science. Il ne s'ensuit pas forcément qu'une telle entreprise ne présente aucun intérêt sur un autre plan. Au contraire, montrant les premiers pas de l'homme sur le chemin de la connaissance, cette anthologie indique clairement que la pensée poétique apparaît dès l'aurore de l'humanité, d'abord sous la forme — non considérée ici — du langage, plus tard sous l'aspect du mythe qui préfigure la science, la philosophie et constitue à la fois le premier état de la poésie et l'axe autour duquel elle continue de tourner à une vitesse indéfiniment accélérée.

L'oiseau vole, le poisson nage et l'homme invente car seul dans la nature, il est doté d'une imagination toujours

aux aguets, toujours stimulée par une nécessité sans cesse renouvelée. Il sait que son sommeil fourmille de rêves qui lui conseillent de tuer son ennemi le lendemain même ou, interprétés selon les règles, lui tracent son avenir. Mais, sont-ce des rêves, des manifestations de son « esprit », de celui d'un ancêtre qui le protège ou poursuit la vengeance d'une quelconque offense ? Pour le primitif, il n'y a pas encore de rêves ; cette mystérieuse activité de l'esprit dans un corps inerte lui révèle que son « double » veille sur lui, qu'un ancêtre pèse sur sa destinée ou, plus tard, qu'un dieu — Viracocha chez les Incas, Huitzilopochtli chez les Aztèques — veut le bonheur du peuple en échange d'un tribut d'adoration. Cet esprit qui est en lui et l'anime nuit et jour, il n'est pas assez présomptueux — connaissant la faiblesse de ses moyens physiques — pour se croire seul dans l'univers à le posséder. Le soleil, la lune, les étoiles, le tonnerre, la pluie et la nature entière lui ressemblent et, si de matière à matière, son pouvoir est faible, il est compensé, d'esprit à esprit, par une puissance qu'il postule sans limites. Il lui suffit de découvrir le moyen adéquat d'entrer en contact avec l'esprit qu'il est nécessaire de circonvenir. Si la nature paraît hostile ou tout au moins indifférente au sort des hommes, il n'en a pas toujours été ainsi. Les animaux, les plantes, les phénomènes météorologiques et les astres sont des ancêtres prêts à le secourir ou à le châtier. Ils ont été bons ou mauvais et se sont vu transformer, en signe de récompense ou de condamnation, en un élément utile ou nuisible à l'homme, à moins qu'un accident imaginaire ne détermine cette métamorphose pour expliquer un phénomène naturel mais surprenant. Le paysan breton, en disant devant une giboulée que « le diable bat sa femme », témoigne que cette conception du monde ne lui est pas tout à fait étrangère et qu'il sait encore voir la nature d'un œil poétique. Encore ! car la société barbare qui fait vivre (vivre ?) l'immense majorité des hommes de boîtes de conserves et les conserve dans des boîtes, logements de la dimension d'un cercueil, tarifant le soleil et la mer, cherche de surplus

à les ramener intellectuellement à une époque immémoriale, antérieure à la reconnaissance de la poésie. Je pense à l'existence de damnés que cette société impose aux ouvriers, telle que nous l'a révélée, à peine soulignée par un humour étincelant, le film de Charlie Chaplin, *Temps modernes*. Pour ces hommes, la poésie perd fatalement toute signification. Il ne leur reste plus guère que le langage. Leurs maîtres ne le leur ont pas ôté, ils ont trop besoin qu'ils le conservent. Du moins l'ont-ils émasculé pour le priver de toute velléité d'évocation poétique, le réduisant à la langue dégénérée du « doit » et de « l'avoir ».

S'il est indiscutable que le développement du langage parlé, produit automatique du besoin de mutuelle communication des hommes, tend à satisfaire une exigence sociale, il n'en est pas moins vrai que les hommes empruntent pour s'exprimer une forme toute poétique dès qu'ils ont réussi, d'une manière purement inconsciente, à organiser leur langage, à l'adapter à leurs nécessités les plus pressantes et ont senti toutes les possibilités qu'il recèle. En un mot, aussitôt satisfait le besoin primordial auquel il correspond, le langage devient poésie¹.

1. De nos jours et dans les sociétés les plus évoluées, il serait aisé de voir se reconstituer sous nos yeux un langage poétique, non dans les couches supérieures de la population, mais parmi les parias et les hors-la-loi : l'argot. Il révèle chez les masses qui le créent et l'utilisent un besoin inconscient de poésie que ne satisfait plus la langue des autres classes et une hostilité élémentaire et latente contre ces classes. Il montre encore une tendance parmi les travailleurs qui, en France, possèdent tous un argot professionnel, à la constitution d'un corps social distinct possédant sa propre langue, ses mœurs, coutumes et morale. De l'argot de ces classes déshéritées surgissent constamment des mots nouveaux et cet argot répète, peut-être, à un échelon supérieur, tout le processus de développement du langage une fois qu'il a satisfait aux premiers besoins des hommes. Toute son évolution s'y montre sommairement depuis l'onomatopée (*tocante* : montre) jusqu'à l'image poétique la plus évoluée (*balancer le chiffon rouge* : parler), si bien que Victor Hugo a pu y voir des « mots immédiats, créés de toutes pièces, on ne sait où ni par qui, sans étymologie, sans analogie, sans dérivés, mots solitaires, barbares, quelquefois hideux, qui ont une singulière puissance d'expression... Tel mot ressemble à une griffe, tel autre à un œil éteint et sanglant ».

Je citerai à titre d'exemple quelques mots et expressions cueillis au hasard d'une rapide lecture dans un petit dictionnaire (JEAN DE LA RUE, *Diction-*

Le prétendu primitif, même le plus attardé, a, de nos jours, perdu de vue l'époque lointaine où le langage s'est organisé. C'est à peine si, çà et là, quelque fragment de légende la rappelle poétiquement. Mais la richesse et la variété des interprétations cosmiques que les primitifs ont inventées, témoignent de la vigueur et de la fraîcheur d'imagination de ces peuples. Ils montrent qu'ils ne doutent pas que « le langage a été donné à l'homme pour qu'il en fasse un usage surréaliste »², conforme à la pleine satisfaction de leurs

naire d'argot et des principales expressions populaires, E. Flammarion, édit., Paris) :

- badigeonner la femme du puits* : mentir.
- blanchisseuse de tuyaux de pipe* : prostituée.
- prendre un bœuf* : se mettre en colère.
- casser des emblèmes* : se mettre en colère.
- casser la gueule à son porteur d'eau* : avoir ses règles.
- fée* : jeune fille.
- cerneau* : jeune fille.
- cloporte* : concierge.
- débâcler son chouan* : ouvrir son cœur.
- déchirer son tablier* : mourir.
- décrocher ses tableaux* : mettre son doigt dans son nez.
- diligence de Rome* : la langue.
- escargot* : vagabond, agent de police.
- fonds de pêche* : nombril.
- frémillante* : assemblée.
- lait à broder* : encre.
- pape* : imbécile, verre de rhum.
- étrangler un perroquet* : boire un verre d'absinthe.
- philosophe* : vieux soulier.
- polichinelle* : hostie.
- porc-épic* : saint-sacrement.
- pape d'Orient* : diamant.
- ratichon* : peigne, prêtre.
- robau* : gendarme.
- sanglier* : prêtre.
- séminaire* : baigne.
- symbole* : tête, chapeau, crédit chez le marchand de vin.
- la vaine louchante* : la lune.
- cinq et trois font huit* : un boiteux.

J'ajouterai que, tout dernièrement, il m'a été donné d'assister à l'apparition, dans un service de cardiologie, d'un terme nouveau, *turbulent*, qui, pour les malades désigne le cœur. Enfin, il faut encore citer le mot récent *flouze*, qui, par sa sonorité, évoque à la fois et avec une netteté remarquable le mépris attaché à l'argent et aux moyens de l'obtenir.

2. André BRETON, *Manifeste du surréalisme*.

désirs. De fait, l'homme des anciens âges ne sait penser que sur le mode poétique et, malgré son ignorance, pénètre peut-être intuitivement plus loin en lui-même et dans la nature dont il est à peine différencié que le penseur rationaliste en la disséquant à partir d'une connaissance toute livresque.

Il ne s'agit point de faire ici l'apologie de la poésie aux dépens de la pensée rationaliste, mais de s'insurger contre le mépris affiché pour la poésie par les tenants de la logique et de la raison, découvertes elles aussi, cependant, à partir de l'inconscient. L'invention du vin n'a pas incité l'homme à abandonner l'eau pour se baigner dans du vin rouge et personne ne contredira en outre que, sans la pluie, le vin ne saurait exister. De même, sans l'illumination inconsciente, la logique et la raison, restées dans les limbes, ne seraient pas tentées de dénigrer la poésie. Si la science est née d'une interprétation magique de l'univers, elle ressemble fort en tout cas à ces enfants de la horde primitive qui, selon Freud, assassinèrent leur père. Du moins ceux-ci en firent-ils de prestigieux héros célestes. Les générations futures auront à rétablir l'harmonie entre la raison et la poésie. On ne peut pas continuer à les opposer l'une à l'autre, à jeter délibérément un voile pudique sur leur commune origine. On peut reprocher à la pensée rationaliste si sûre d'elle-même de ne tenir en général aucun compte de ses assises inconscientes, de séparer arbitrairement le conscient de l'inconscient, le rêve de la réalité. Tant qu'on n'aura pas reconnu sans réticences le rôle capital de l'inconscient dans la vie psychique, ses effets sur le conscient et les réactions de celui-ci sur celui-là, on continuera à penser en prêtre, c'est-à-dire en sauvage dualiste à cette réserve près que le sauvage reste un poète tandis que le rationaliste qui refuse d'admettre l'*unité* de la pensée demeure un obstacle au mouvement culturel. Celui qui la comprend se révèle un révolutionnaire qui tend, peut-être à son insu, à rejoindre la poésie. Il faut, en définitive, que soit réduite une fois pour toutes l'opposition artificielle créée par des esprits sectaires

venus de l'un et l'autre côté de la barricade qu'ils ont élevée de concert, entre la pensée poétique, jadis qualifiée prélogique, et la pensée logique, entre la pensée rationnelle et l'irrationnel.

Un siècle avant Freud, Goethe confirme l'intuition populaire qui voit dans les poètes les précurseurs des savants et indique que « l'homme ne peut rester longtemps dans l'état conscient et doit se replonger dans l'inconscient, car là vit la racine de son être ».

Chez les hommes des anciens âges, la pensée consciente commence tout juste à émerger des brumes d'un inconscient qui ne diffère guère encore de l'instinct animal. Même chez le « primitif » actuel la part de la pensée consciente reste sans doute très faible et strictement limitée aux nécessités pratiques de la vie quotidienne. Il n'est plus à démontrer que l'activité inconsciente et la vie onirique, associées à un esprit de jeu presque disparu dans notre monde, la dominant de haut. Mais l'homme civilisé est-il à ce point de vue, quoi qu'il dise et suppose, si loin de son frère « inférieur » ? On peut en tout cas être assuré que les explications que le primitif donne de l'origine du monde et de sa propre origine et nature sont des produits de l'imagination pure³ où la part de la réflexion consciente demeure nulle ou quasi. De là vient sans doute que, non limitées, non critiquées, ces créations ressortissent presque toujours au merveilleux poétique.

On attend sans doute que je définisse ici le merveilleux poétique. Je m'en garderais bien. Il est d'une nature lumineuse qui ne souffre pas la concurrence du soleil : il dissipe les ténèbres et le soleil ternit son éclat. Le dictionnaire, bien sûr, se borne à en donner une étymologie sèche où le merveilleux se reconnaît aussi mal qu'une orchidée conservée dans un herbier. J'essaierai seulement de le suggérer.

3. A. H. Krappe (*La genèse des mythes*, Payot, édit., Paris) rappelle l'assertion de Th. Mommsen : « L'imagination est la mère de toute poésie comme de toute histoire. »